

De haut en bas et dans le sens des aiguilles d'une montre : l'entrée de la boîte ; Manu Le Malin dans la cabine des DJ ; un couple ; sur la piste de dance ; près du bar ; graffiti sur un des murs après la mort de DJ Sextoy (Delphine Palatsi) en février 2002 ; un des flyers composés par l'artiste Rebecca Botrignault.



Jennifer Sorel, Sophie Arquez (x2), Zouzou (x2), Jennifer Sorel, Rebecca Bourngault.

RÉVOLUTIONS LESBIENNES  
ÉPISODE 3

# Au Pulp, les filles mènent la danse.

LONGTEMPS CONFINÉES AUX MARGES DE L'HISTOIRE, LES HOMOSEXUELLES SONT AUJOURD'HUI AU CŒUR D'UNE EFFERVESCENCE CULTURELLE. "M" MET EN LUMIÈRE DES PIONNIÈRES ET DES LIEUX QUI ONT JALONNÉ LEUR LONGUE MARCHÉ VERS LA VISIBILITÉ. DE 1997 À 2007, CE CLUB IMAGINÉ PAR ET POUR LES LESBIENNES A ÉTÉ UN RENDEZ-VOUS INCONTOURNABLE DES NUITS PARISIENNES. UN SUCCÈS DÛ À SON AMBIANCE CHALEUREUSE ET DÉCONTRACTÉE, À L'ABSENCE D'ÉLITISME À L'ENTRÉE ET À UNE PROGRAMMATION MUSICALE POINTUE. AUTANT D'ATOUTS QUI ONT PERMIS DE CHANGER L'IMAGE DE CETTE COMMUNAUTE.

Texte Clémentine GOLDSZAL

**LA SCÈNE POURRAIT SE DÉROULER N'IMPORTE QUEL JEUDI SOIR** du début des années 2000. Au 25, boulevard Poissonnière, sur les Grands Boulevards, à Paris, deux portes rouges surplombées d'un panneau rectangulaire s'ouvrent sur la rue. Le mot « Pulp » s'étale en lettres roses majuscules. Les soirs de forte affluence, la queue s'étend jusqu'au Rex Club, autre temple de la techno, à une station de métro de là. La nuit ne fait que commencer et la foule chamarrée, tatouée, parfois déguisée, patiente avant de pénétrer dans le club le plus couru de la capitale. Une fois passée l'entrée, où une physionomiste donne la priorité aux filles (les garçons ne sont autorisés qu'à condition d'être accompagnés), un couloir de plain-pied, tapissé de rouge et flanqué d'un bar où officient des serveuses à la mine souvent fermée, débouche sur une petite piste de danse. Quelque 275 personnes pour la jauge officielle, et jusqu'à 500 les grands soirs, y danseront jusqu'à l'aube. L'entrée est gratuite, les verres pas très chers, des substances circulent, ecstasy ou cocaïne, mais l'ambiance n'est pas à la défonce. Ici, les branchés parisiens côtoient des vedettes underground venues incognito et des provinciaux attirés par ce lieu imaginé par et pour les lesbiennes. Depuis sa fermeture en 2007, le Pulp, ce « club de filles où les garçons aiment venir aussi », comme le proclamait fièrement le slogan imprimé sur les

boîtes d'allumettes maison, est devenu un mythe. Celles et ceux qui y ont été en gardent des souvenirs drôles et festifs, les moins de 30 ans qui ne l'ont pas connu en parlent comme d'un paradis perdu qui contribua à réinventer la culture lesbienne parisienne. Un beau livre de photos sur la boîte de nuit légendaire est d'ailleurs en préparation et devrait ouvrir le catalogue de La Légende, la maison d'édition lancée par l'écrivaine Virginie Despentes et la cheffe décoratrice de cinéma Axelle Le Dauphin, qui entendent valoriser la culture queer et féministe.

Au milieu des années 1990, Axelle Le Dauphin (qui officie alors sous le nom de DJ Tampax), Sophie Lesné et Delphine Palatsi (alias DJ Sextoy) forment un groupe d'amies. Lesbiennes, mélomanes, fétardes, elles arpentent Paris en quête d'un lieu à elles. « La nuit lesbienne était figée dans une torpeur musicale effrayante et dans les codes de ce qu'est supposé faire une gouine dans un club : se bourrer la gueule et draguer la copine de sa meilleure amie », résume Axelle Le Dauphin. Le Katmandou, rue du Vieux-Colombier, dans le 6<sup>e</sup>, a fermé en 1990. Il y a bien Le Privilège ou Le Rive Gauche et quelques bars de nuit, à Pigalle, dans le 2<sup>e</sup> ou le 8<sup>e</sup> arrondissement, mais rien qui leur ressemble. C'est au Scandalo, un bar lesbien du 11<sup>e</sup> arrondissement, qu'elles font la rencontre de Michelle Cassaro. « Mimi » a un accent du Sud, l'énergie d'une tornade et de la suite dans les idées. En 1997, elle reprend les rênes de L'Entracte, un club décati des Grands Boulevards, qui abrite un dancing où des personnes d'un certain âge se déhanchent en journée sur de la valse ou de la salsa. Sur une idée de la djette Sextoy, le lieu est rebaptisé « Pulp ». Le staff y est intégralement lesbien, l'ambiance chaleureuse, ouverte, décontractée. Les premiers soirs, Mimi fait des tortillas qu'elle dispose sur le bar. La soirée est baptisée « Tortilla patata ». « C'était déglingué, sourit Axelle Le Dauphin. Une fête foraine infinie, dans un décor théâtral moisi, rempli de gouines alcooliques. Mais il se passait quelque chose. » Une ambiance radicalement différente du quartier gay du marais, où elles ne se sont jamais senties très bien accueillies. 1997 est l'année où Paris accueille l'Europride, une marche des fiertés qui, depuis 1992, défile chaque été dans une ville européenne différente.

Rapidement, le Pulp devient un rendez-vous incontournable des nuits parisiennes. Imaginé comme une « guinguette » par Michelle Cassaro, le lieu est une « utopie » pour Géraldine Sarratia, alors journaliste musicale aux *Inrockuptibles* (et aujourd'hui productrice du podcast « Le Goût de M »). « Un endroit lesbien ouvert à tous », résume la cinéaste Rebecca Zlotowski, qui étudiait alors à la Fémis. Axelle Le Dauphin parle d'un « laboratoire d'expériences », du « temple de toutes les meufs qui n'ont pas de blé, viennent de banlieue, ne sont pas voulues dans les clubs de gouines parce que trop black, trop rebeu, trop pauvre ». Sophie Lesné, qui cogéra le Pulp avec Mimi de 1997 à 2005, se souvient de la déco « archi pourrie » : « On baissait les lumières pour planquer ça ; dans le noir, on se laissait aller à

beaucoup de choses. » Avec une bonne vue, on pouvait repérer, certains soirs, le réalisateur Gaspar Noé, caméra au poing, le chanteur Rachid Taha, le créateur Hedi Slimane, à la recherche de modèles à faire défiler pour Dior Homme, les stars du porno HPG ou Rocco Siffredi, les galeristes Emmanuel Perrotin et Almine Rech, la photographe américaine Nan Goldin, les écrivaines Virginie Despentes, en plein tourbillon *Baise-moi* (le film, tiré de son livre, sort en 2000), ou Ann Scott, icône sulfureuse de la littérature underground, qui tira un chapitre de son roman *Superstars* (éd. Flammarion, 2000) « Le Dépôt, le Pulp, la Merde ».

Au Pulp, ni carré VIP ni frais d'entrée. « Contrairement aux Bains Douches, où le plaisir était lié à l'exclusivité, où la porte était fermée et où il fallait être validé par le videur, le Pulp n'était ni un lieu d'élitisme ni un cénacle, se souvient Rebecca Zlotowski. Les jeudis, tout le monde était bienvenu : homme, femme, branché, non-branché, cool ou pas, bien ou mal habillé, provinciaux ou Parisiens... Tu faisais la queue, et tu entras. Le plaisir fou de ce rendez-vous était démocratique, et très associé à la musique. » Aux platines, des DJ débutants ou déjà connus, qui deviendront les grands noms de la French Touch : Sextoy donc, Jennifer Cardini, Arnaud Rebotini, Mirwaïs, les membres du collectif et label Kill the DJ. Mais aussi les Allemands Michael Mayer & Superpitcher, ou la Canadienne Peaches... Feadz, qui collaborait alors avec le musicien (et réalisateur) Quentin Dupieux, alias Mr. Oizo, et deviendrait quelques années plus tard l'une des signatures du label électro Ed Banger, se souvient d'un endroit « sexy et de franche liberté », qui embrassait tous les genres de musique électronique : « Au Pulp, les gens étaient sympas et assez fous, ils venaient un peu déguisés... Il y avait quelque chose de gentiment décadent par rapport à d'autres clubs axés sur les ventes de bouteilles »

**SOPHIE** Lesné est vite allée chercher la djette Fany Corral, de Kill the DJ, pour impulser à la programmation un tournant ultrapointu qui rameutera les mélomanes de la scène rave. Un peu plus tard, sur une idée de Christine, compagne de route et physio à ses heures, les mercredis accueillent de mémorables soirées rock. Les samedis restent exclusivement lesbiens, mais, assez vite, les jeudis deviennent le jour de l'ouverture. À mesure que la réputation du lieu s'accroît, se pose la question de l'afflux de curieux, qui menace de faire du Pulp un club « comme les autres ». « Il a fallu garder notre baraque face à cette cohorte d'hétéros, s'amuse Axelle Le Dauphin. Michelle et Sophie sont restées très vigilantes sur le choix à la porte, pour conserver la place des filles et se garder des exigences de certains clients. » Au Pulp, on est intransigeant sur les violences, le harcèlement, les comportements déplacés... et le star-système.

Un vendredi soir, en juin 2001, l'équipe de Madonna appelle la ligne fixe. La diva

« Contrairement aux Bains Douches (...) où la porte était fermée et où il fallait être validé par le videur, le Pulp n'était ni un lieu d'élitisme ni un cénacle. Les jeudis, tout le monde était bienvenu : homme, femme, branché, non branché, cool ou pas, bien ou mal habillé, provinciaux ou Parisiens... Tu faisais la queue, et tu entras. »

Rebecca Zlotowski, scénariste, réalisatrice

new-yorkaise souhaite privatiser le Pulp pour y faire l'after-show de son concert au Palais omnisports de Bercy. Pour Michelle Cassaro, il est hors de question de mettre tout le monde dehors pour faire place à une star, fût-elle Madonna. « Vous seriez le pape que ce serait pareil », assène-t-elle avant de raccrocher. C'est cet état d'esprit loin des diktats habituels qui, de l'avis général, fit de cette boîte une exception dans un monde de la nuit souvent marqué par la primauté des riches sur les pauvres, des branchés sur les non-avertis, des stars sur les « nobodies », le harcèlement des femmes par les hommes. Au bar, le staff, composé de Zouzou, Chaton, Martine, La Braise, Céleste et Coco n'hésite pas à remettre à leur place les éventuels trouble-fêtes. « Nous avions la chance d'avoir deux videurs très grands, très impressionnants, mais très doux », précise Sophie Lesné.

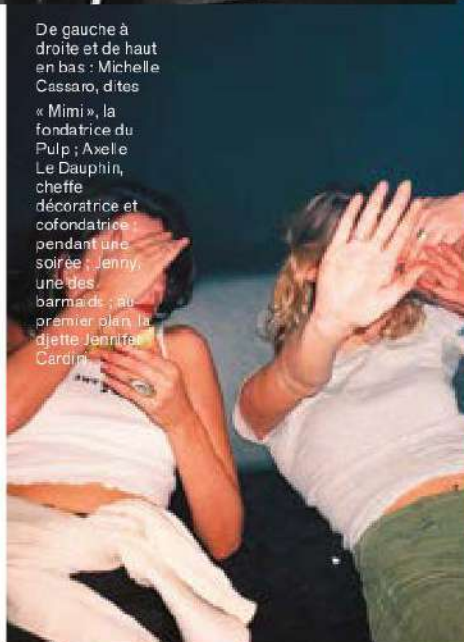
Géraldine Sarratia découvre le Pulp en 2000. Quelques années après son arrivée de son Sud-Ouest natal dans la capitale, elle interviewe Sophie Lesné pour une série du magazine *Zurban* consacrée aux « filles de la nuit ». Elle se souvient avoir été d'abord « intimidée par ces meufs à la porte et au bar qui faisaient la gueule ». Mais en quelques mois, elle fréquente le Pulp toutes les semaines, il devient « [s]a maison ». Avec son collègue des *Inrockuptibles* Olivier Nicklaus (renommé Mary Poppers) et ses amis Luc Arbona (alias Monsieur Cul), le DJ Pipi de Frèche, les journalistes Jean-Louis Gérard, alias Bijou, et Romain Charbon, surnommé La Romanichelle, elle inaugure en 2005 les soirées Jacqueline Coiffure, qui ont lieu de temps en temps le vendredi (le planning au Pulp est très flexible). Les « Jacqueline Coiffure » mêlent spectacle de drag, culture homo, bonne musique et influences dada. Il y a des perruques, des talons hauts et même des crêpes, préparées sur place pour les distribuer aux clubbeurs. « On avait vu ça à Berlin, se rappelle Géraldine Sarratia, mais c'était une galère, on ne l'a fait qu'une ou deux fois. »

Aux toilettes, Yvette Néliaz, alias Dame Pipi, tient son poste pendant un peu plus d'un an, en 2000-2001. Passionnée d'ordinateurs et d'électro, cette quinquagénaire punk devient un personnage culte de la nuit parisienne. Elle crée le site damepipi.tv, où elle poste des portraits de fêtards pris sur le vif avec son Minolta automatique. Aujourd'hui Yvette a 78 ans, et la gouaille toujours aussi affûtée. « J'ai décidé de rendre les dames pipi hype », rigole-t-elle, attablée à un café de Montreuil (93), où elle vit depuis vingt ans. Polo bleu à petits pois, short à fleurs et bob en éponge blanc vissé sur la tête, elle se remet d'une tumeur intracardiaque qui a failli avoir sa peau. Elle a remis en ligne son site il y a un peu et s'active encore sur la scène artistique française.

En 2000, c'est la djette Jennifer Cardini qui lui a présenté Mimi. Alors dépressive et souffrant de problème de mémoire, Yvette vivait dans sa voiture, à Paris. « Je ne remercie jamais assez Mimi de m'avoir donné du boulot alors que j'étais SDF. Dame pipi, pour moi, c'était le job idéal ! », dit-elle. Depuis son tabouret au fond du Pulp, elle note ce que le succès fait au club, ∞∞



De gauche à droite et de haut en bas : Michelle Cassaro, dites « Mimi », la fondatrice du Pulp ; Axelle Le Dauphin, cheffe décoratrice et cofondatrice pendant une soirée ; Jenny, une des barmaids ; au premier plan la djette Jennifer Cardini.





De gauche à droite et dans le sens des aiguilles d'une montre. La styliste Maroussia Rebecq, en 2007 : lors d'une soirée endiablée ; Yvette Néllaz, la dame pipi de 2000 à 2001 ; Katia, une des barmaids ; Delphine Palats alias DJ Sextoy.



Jennifer Seneil, Sophie Arquez, Violette Nélliaz, Sophie Arquez 2 (x2)

∞∞ voit arriver des branchés attirés par les articles parus dans la presse : « *Petit à petit, les suiveurs ont débarqué, ceux qui viennent voir sans participer, qui ne font que regarder.* »

La France vient alors tout juste de voter la loi sur le PACS, fin 1999, mais la bande du Pulp ne se passionne pas pour cette cause. Autour du club, le militantisme est collectif, communautaire et se mêle plus de représentativité que de législation. « *Le seul truc qui n'était pas toléré, c'était de ne pas respecter l'autre* », indique Rebecca Bournigault, une artiste contemporaine qui signa longtemps de ses aquarelles des flyers aujourd'hui collectionnés par les nostalgiques. « *Quand le Pulp a ouvert, à part Amélie Mauresmo sur le Central de Roland-Garros, il n'y avait pas d'images de lesbiennes dans les médias, rappelle Géraldine Sarratia. On souffrait d'un gros déficit de représentation et le Pulp a participé à la production de nouvelles images. On passait tout d'un coup de Josiane Balasko dans Gazon maudit et Catherine Lara et son violon à des filles branchées et tatouées comme Sextoy, Dana Wyse ou Jennifer Cardini.* » Le Pulp profite aussi de la Gay Pride parisienne pour mettre en scène sa culture festive et extravagante. Son char est alors le seul char de filles de la parade.

À la fin des années 1990, Sophie Lesné crée, sous l'égide du Pulp, un forum en ligne qui devient vite un lieu de rassemblement virtuel. « *Il y avait des questions sur ce que c'était que d'être lesbienne dans les années 1990, comment faire quand les parents vous virent ou quand votre*

*copine vous largue, se souvient-elle. Une trentaine de filles étaient actives, on avait organisé des soirées pour qu'elles se rencontrent en vrai.* »

Mais, en 2007, la mairie de Paris acquiert l'immeuble pour le transformer en logements sociaux. C'est la fin du Pulp, après une décennie de fête aussi galvanisante qu'épuisante pour les patronnes et les employées. Le forum survit encore quelques années, fantôme numérique de cette communauté noctambule.

Arrivée à Paris en 2013, Lauriane Nicol, 31 ans, n'a pas connu le Pulp, mais a entendu parler de sa réputation et du forum. Créatrice du site internet Lesbien Raisonnable, autoproclamé « *le Vanity Fair du gouinistan* », elle témoigne de l'aura de l'endroit dans la communauté des jeunes lesbiennes. Elle se souvient d'avoir été fascinée, adolescente, par Axelle Le Dauphin, découverte en juin 2000 dans « *Nulle Part Ailleurs* », sur Canal+, et dans l'émission d'été « *Sex'n Pop* », sur Arte. « *Aujourd'hui, l'identité lesbienne n'a pas de pied-à-terre à Paris, explique-t-elle. Pour la communauté, c'est important d'avoir un mythe, et c'est très humain d'être nostalgique de ce que l'on n'a pas vécu.* » Elle cite Sextoy, la superbe djette héroïne de la scène électro, morte en février 2002 à 33 ans (« *l'âge du Christ* »), ou le chapitre consacré par la militante LGBTQ Alice Coffin au Pulp dans son livre *Le Génie lesbien* (Grasset, 2020). « *Les médias underground, de Nova à Canal, ne parlaient plus que de ça : la nouvelle hype lesbienne. Avions-nous besoin d'être sous les projecteurs pour qu'enfin nous ne soyons plus perçues comme des ringardes ?* », s'y demande l'essayiste. En documentaliste passionnée, Lauriane Nicol compile tout ce qu'elle peut trouver sur le club : documents, flyers, articles et exemplaires de *Housewife*, le fanzine maison qui annonçait les soirées et faisait collaborer les amies artistes dans un style Do It Yourself de bric, de broc et de talent.

Quinze ans après la fermeture, la culture lesbienne s'est popularisée. En août 2008, Mimi a créé le Rosa Bonheur, la guinguette de ses rêves, dans le parc des Buttes-Chaumont, puis a égrainé son idée aux Tuileries, sur les quais de Seine face au Palais Bourbon, à Asnières, là aussi sur la rive du fleuve, et dans le bois de Vincennes. Après avoir un temps émoustillé le milieu du cinéma et réveillé de vieilles rivalités, le projet de série autour du Pulp développé par Harold Valentin, le producteur de *Dix pour cent*, est en revanche au placard. « *Il y a quelque chose de passionnel dans le rapport qu'ont les gens à l'histoire de ce lieu, que je comprends bien tant cet endroit a été vital pour celles qui l'ont fréquenté et inventé* », confie diplomatiquement Harold Valentin. Une autre idée de série a un temps été développée par Virginie Despentes et Pascal Caucheteux, le producteur des réalisateurs Xavier Beauvois et Jacques Audiard. Ce projet aussi semble avoir disparu dans les limbes. Peu importe, les quatre lettres du Pulp résonnent encore comme un cri de ralliement pour une génération de lesbiennes, pas près d'oublier qu'il fut une fois où, au cœur de Paris, exista un lieu à elles. (M)

“Aujourd’hui, l’identité lesbienne n’a pas de pied-à-terre à Paris. Pour la communauté, c’est important d’avoir un mythe, et c’est très humain d’être nostalgique de ce que l’on n’a pas vécu.”

Lauriane Nicol, créatrice du site Lesbien Raisonnable